

qu'il se compare, dans son Évangile, à ce merveilleux grain de froment qui se multiplie en tombant par terre, et devient fécond par sa mort : *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert*<sup>1</sup>.

En effet, tous les mystères du sauveur Jésus sont une chute continue. Il est tombé du ciel en la terre, de son trône dans une crèche; de la bassesse de sa naissance il est tombé, par divers degrés, aux misères qui ont affligé sa vie : de là il a été abaissé jusqu'à l'ignominie de la croix; de la croix il est tombé au sépulcre, et c'est là que finit sa chute : parce qu'il ne pouvait descendre plus bas. Aussi n'est-il pas plutôt arrivé à ce dernier anéantissement, qu'il a commencé de montrer sa force; et ce germe d'immortalité, qu'il tenait caché en lui-même, sous l'infirmité de sa chair, s'étant développé par sa mort, on a vu ce grain de froment se multiplier avec abondance, et donner partout des enfants à Dieu. D'où je tire cette conséquence infaillible; que cette fécondité bienheureuse, par laquelle il nous engendre à son Père, est dans sa mort et dans ses souffrances. Venez donc, divine Marie, venez à la croix de votre cher fils; afin que votre amour maternel vous unisse à ces souffrances fécondes, par lesquelles il nous régénère.

Qui pourrait vous exprimer, chrétiens, cette sainte correspondance, qui fait ressentir à Marie toutes les douleurs de son fils? Elle voyait cet unique et ce bien-aimé attaché à un bois infâme, qui étendait ses bras tout sanglants à un peuple incrédule et impitoyable; ses yeux meurtris inhumainement, et sa face devenue hideuse. Quelle était l'émotion du sang maternel, en voyant le sang de ce fils qui se débordait avec violence de ses veines cruellement déchirées! Saint Basile de Séleucie voyant la Chananée aux pieds du Sauveur, et lui faisant sa triste prière en ces mots : « Fils de David, ayez pitié de moi; car ma fille est tourmentée par le démon<sup>2</sup>, » paraphrase ainsi ses paroles : « Ayez pitié de moi, car ma fille souffre; je suis tourmentée en sa personne : à elle la souffrance, à moi l'affliction. Le démon la frappe, et la nature me frappe moi-même : je ressens tous ses coups en mon cœur, et tous les traits de la fureur de Satan passent par elle jusque sur moi-même<sup>3</sup>. » Voyez la force de la nature et de l'affection maternelle. Mais comme le divin Jésus surpasse infiniment tous les fils, la douleur des mères communes est une image trop imparfaite de celle qui perce le cœur de

Marie. Son affliction est comme une mer, dans laquelle son âme est tout abîmée. Et par là vous voyez comme elle est unie aux souffrances de son cher fils, puisqu'elle a le cœur percé de ses clous, et blessé de toutes ses plaies.

Mais admirez la suite de tout ce mystère. C'est au milieu de ces douleurs excessives; c'est dans cette désolation, par laquelle elle entre en société des supplices et de la croix de Jésus, que son fils l'associe aussi à sa fécondité bienheureuse. « Femme, lui dit-il, voilà votre fils. » Femme qui souffrez avec moi, soyez aussi féconde avec moi; soyez mère de ceux que j'engendre par mon sang et par mes blessures. Qui pourrait vous dire, fidèles, quel fut l'effet de cette parole? elle gémissait au pied de la croix; et la force de la douleur l'avait presque rendue insensible. Mais aussitôt qu'elle entendit cette voix mourante du dernier adieu de son fils, ses sentiments furent réveillés par cette nouvelle blessure; il n'y eut goutte de sang en son cœur, qui ne fût aussitôt émue, et toutes ses entrailles furent renversées. « Femme, voilà votre fils : » *Ecce filius tuus*<sup>1</sup>. Quoi! un autre en votre place, un autre pour vous! quel adieu me dites-vous, ô mon fils! est-ce ainsi que vous consolez votre mère? Ainsi cette parole la tue; et pour accomplir le mystère, cette même parole la rend féconde.

Il me souvient ici, chrétiens, de ces mères infortunées à qui on déchire les entrailles pour en arracher leurs enfants, et qui meurent pour les mettre au monde. C'est ainsi, ô bienheureuse Marie, que vous enfantez les fidèles : c'est par le cœur que vous enfantez, puisque, ainsi que nous avons dit, vous engendrez par la charité. Ces paroles de votre fils qui étaient son dernier adieu, entrèrent dans votre cœur comme un glaive tranchant, et y portèrent jusqu'au fond, avec une douleur excessive, un amour de mère pour tous les fidèles : ainsi l'on peut dire que vous nous avez enfantés d'un cœur déchiré, par la violence d'une affliction sans mesure. Et lorsque nous paraissions devant vous, pour vous appeler notre mère, vous vous souvenez de ces mots sacrés, par lesquels Jésus-Christ vous établit dans cette qualité : de sorte que vos entrailles s'émeuvent sur nous, comme sur les enfants de votre douleur.

Souvenons-nous donc, chrétiens, que nous sommes enfants de Marie, et que c'est à la croix qu'elle nous engendre. Méditons ces belles paroles, que nous adresse l'Écclésiastique : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris*<sup>2</sup> : « N'oublie pas les gémissements de ta mère. » Quand le monde

<sup>1</sup> Joan. XII, 24.

<sup>2</sup> Matth. XV, 22.

<sup>3</sup> Orat. XX, in Chanan.

<sup>1</sup> Joan. XIX, 26.

<sup>2</sup> Eccl. VII, 29.

t'attire par ses voluptés; pour détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie; et n'oublie jamais les gémissements de cette mère si charitable : *Ne obliviscaris gemitus*. Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie pas les gémissements de ta mère : souviens-toi des pleurs de Marie et des incroyables douleurs qui ont déchiré son âme au Calvaire. Misérable, que veux-tu faire? veux-tu élever encore une croix, pour y attacher Jésus-Christ? veux-tu faire voir à Marie son fils crucifié encore une fois, couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds, à ses yeux, le sang du Nouveau Testament, et, par un si triste spectacle, rouvrir encore toutes les blessures de son amour maternel?

Ah! mes frères, ne le faisons pas : souvenons-nous des pleurs de Marie, souvenons-nous des gémissements parmi lesquels elle nous engendre; c'est assez qu'elle ait souffert une fois, ne renouvelons pas ses douleurs. Au contraire, expions nos fautes par l'exercice de la pénitence : songeons que nous sommes enfants de douleurs, et que les plaisirs ne sont pas pour nous. Jésus-Christ nous enfante en mourant, Marie est notre mère par l'affliction; et nous engendrant de la sorte, tous deux nous consacrent à la pénitence. Ceux qui aiment la pénitence sont les vrais enfants de Marie : car où a-t-elle trouvé ses enfants? Les a-t-elle trouvés parmi les plaisirs, dans la pompe, dans les grandeurs et dans les délices du monde? Non, ce n'est pas là qu'elle les rencontre : elle les trouve avec Jésus-Christ, et avec Jésus-Christ souffrant; elle les trouve au pied de sa croix, se crucifiant avec lui, s'arrosant de son divin sang, et buvant l'amour des souffrances aux sources sanglantes de ses blessures. Tels sont les enfants de Marie. Ah! mes frères, nous n'en sommes pas, nous ne sommes pas de ce nombre. Nous ne respirons que l'amour du monde, son éclat, son repos et sa liberté : liberté fautive et imaginaire, par laquelle nous nous trouvons engagés à la damnation éternelle.

Mais, ô bienheureuse Marie, nous espérons que par vos prières nous éviterons tous ces maux qui menacent notre impénitence. Faites donc, mère charitable, que nous aimions le Père céleste, qui nous adopte par son amour, et ce Rédempteur miséricordieux, qui nous engendre par ses souffrances. Faites que nous aimions la croix de Jésus, afin que nous soyons vos enfants; afin que vous nous montriez un jour, dans le ciel, le fruit de vos bénites entrailles, et que nous jouis-

sions avec lui de la gloire que sa bonté nous a préparée. Amen.

## SERMON

SUR

### L'UNITÉ DE L'ÉGLISE\*.

Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel!

Que vos tentes sont belles, ô enfants de Jacob! que vos pavillons, ô Israélites, sont merveilleux! C'est ce que dit Balaam, inspiré de Dieu, à la vue du camp d'Israël dans le désert. Au livre des Nombres, xxiv, 1, 2, 3, 5.

MESSEIGNEURS,

C'est sans doute un grand spectacle de voir l'Église chrétienne figurée dans les anciens Israélites, la voir, dis-je, sortie de l'Égypte et des ténèbres de l'idolâtrie, cherchant la terre promise à travers d'un désert immense, où elle ne trouve que d'affreux rochers et des sables brûlants; nulle terre, nulle culture, nul fruit; une sécheresse effroyable; nul pain qu'il ne lui faille envoyer du ciel; nul rafraîchissement qu'il ne lui faille tirer par miracle du sein d'une roche; toute la nature stérile pour elle, et aucun bien que par grâce : mais ce n'est pas ce qu'elle a de plus surprenant. Dans l'horreur de cette vaste solitude, on la voit environnée d'ennemis; ne marchant jamais qu'en bataille; ne logeant que sous des tentes; toujours prête à déloger et à combattre : étrangère que rien n'attache, que rien ne contente; qui regarde tout en passant, sans vouloir jamais s'arrêter : heureuse néanmoins dans cet état; tant à cause des consolations qu'elle reçoit durant le voyage, qu'à cause du glorieux et immuable repos qui sera la fin de sa course. Voilà l'image de l'Église pendant qu'elle voyage sur la terre.

Balaam la voit dans le désert : son ordre, sa discipline, ses douze tribus rangées sous leurs étendards : Dieu, son chef invisible, au milieu d'elle : Aaron, prince des prêtres et de tout le peuple de Dieu, chef visible de l'Église sous l'autorité de Moïse, souverain législateur et figure de Jésus-Christ : le sacerdoce étroitement uni avec la magistrature : tout en paix par le concours de ces deux puissances : Coré et ses sectateurs, ennemis de l'ordre et de la paix, engloutis à la vue de tout le peuple, dans la terre

\* Ce sermon fut prêché à l'ouverture de l'assemblée générale du clergé de France le 9 novembre 1681, à la messe solennelle du Saint-Esprit, dans l'église des Grands-Augustins.



soudainement entr'ouverte sous leurs pieds, et ensevelis tout vivants dans les enfers. Quel spectacle! quelle assemblée! quelle beauté de l'Église! Du haut d'une montagne, Balaam la voit tout entière; et au lieu de la maudire comme on l'y voulait contraindre, il la bénit. On le détourne, on espère lui en cacher la beauté, en lui montrant ce grand corps par un coin d'où il ne puisse en découvrir qu'une partie; et il n'est pas moins transporté: parce qu'il voit cette partie dans le tout, avec toute la convenance et toute la proportion qui les assortit l'un avec l'autre. Ainsi, de quelque côté qu'il la considère, il est hors de lui; et ravi en admiration il s'écrie: *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel!* « Que vous êtes admirables « sous vos tentes, enfants de Jacob! » quel ordre dans votre camp! quelle merveilleuse beauté paraît dans ces pavillons si sagement arrangés; et si vous causez tant d'admiration sous vos tentes et dans votre marche, que sera-ce quand vous serez établis dans votre patrie!

Il n'est pas possible, mes frères, qu'à la vue de cette auguste assemblée vous n'entriez dans de pareils sentiments. Une des plus belles parties de l'Église universelle se présente à vous. C'est l'Église gallicane qui vous a tous engendrés en Jésus-Christ: Église renommée dans tous les siècles, aujourd'hui représentée par tant de prélats que vous voyez assistés de l'élite de leur clergé, et tous ensemble prêts à vous bénir, prêts à vous instruire selon l'ordre qu'ils en ont reçu du ciel. C'est en leur nom que je vous parle; c'est par leur autorité que je vous prêche. Qu'elle est belle, cette Église gallicane, pleine de science et de vertu! mais qu'elle est belle dans son tout, qui est l'Église catholique; et qu'elle est belle saintement et inviolablement unie à son chef, c'est-à-dire, au successeur de saint Pierre! Oh! que cette union ne soit point troublée! que rien n'altère cette paix et cette unité où Dieu habite!

Esprit saint, Esprit pacifique qui faites habiter les frères unanimement dans votre maison, affermissiez-y la paix. La paix est l'objet de cette assemblée: au moindre bruit de division nous accourons effrayés, pour unir parfaitement le corps de l'Église, le père et les enfants, le chef et les membres, le sacerdoce et l'empire. Mais puisqu'il s'agit d'unité, commençons à nous unir par des vœux communs, et demandons tous ensemble la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

MESSEIGNEURS,

« Regarde, et fais selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne. » C'est ce qui fut dit

à Moïse, lorsqu'il eut ordre de construire le tabernacle<sup>1</sup>. Mais saint Paul nous avertit<sup>2</sup> que ce n'est point ce tabernacle bâti de main d'homme qui doit être travaillé avec tant de soin, et formé sur ce beau modèle: c'est le vrai tabernacle de Dieu et des hommes; c'est l'Église catholique, où Dieu habite, et dont le plan est fait dans le ciel. C'est aussi pour cette raison que saint Jean voyait dans l'Apocalypse la « sainte cité de Jérusalem<sup>3</sup>, » et l'Église qui commençait à s'établir par toute la terre; il la voyait, dis-je, descendre du ciel. C'est là que les desseins en ont été pris: « Regarde, et fais selon le modèle qui t'a été montré sur cette montagne. »

Mais pourquoi parler de saint Jean et de Moïse? écoutons Jésus-Christ lui-même. Il nous dira qu'il ne fait « rien que ce qu'il voit faire « à son Père<sup>4</sup>. » Qu'a-t-il donc vu, chrétiens, quand il a formé son Église? qu'a-t-il vu dans la lumière éternelle et dans les splendeurs des saints où il a été engendré devant l'aurore? C'est le secret de l'Époux, et nul autre que l'Époux ne le peut dire.

« Père saint, je vous recommande ceux que « vous m'avez donnés; » je vous recommande mon Église: « gardez-les en votre nom, afin « qu'ils soient un comme nous<sup>5</sup>; et encore: « Comme vous êtes en moi, et moi en vous, ô « mon Père, ainsi qu'ils soient un en nous. Qu'ils « soient un comme nous; qu'ils soient un en « nous<sup>6</sup>: » je vous entends, ô Sauveur; vous voulez faire votre Église belle, vous commencez par la faire parfaitement une: car qu'est-ce que la beauté, sinon un rapport, une convenance, et enfin une espèce d'unité? Rien n'est plus beau que la nature divine, où le nombre même, qui ne subsiste que dans les rapports mutuels de trois Personnes égales, se termine en une parfaite unité. Après la Divinité, rien n'est plus beau que l'Église où l'unité divine est représentée. « Un comme nous, un en nous: regardez, « et faites suivant ce modèle. »

Une si grande lumière nous éblouirait: descendons, et considérons l'unité avec la beauté dans les chœurs des anges. La lumière s'y distribue sans se diviser: elle passe d'un ordre à un autre, d'un chœur à un autre avec une parfaite correspondance, parce qu'il y a une parfaite subordination. Les anges ne dédaignent pas de se soumettre aux archanges, ni les archanges de reconnaître les puissances supérieures. C'est une

<sup>1</sup> Exod. xxv, 40.

<sup>2</sup> Hebr. viii, 9.

<sup>3</sup> Apoc. xxi, 10.

<sup>4</sup> Joan. v, 19.

<sup>5</sup> Ibid. xvii, 11.

<sup>6</sup> Ibid. 21, 22.

armée où tout marche avec ordre; et comme disait ce patriarche: « C'est ici le camp de Dieu<sup>1</sup>. » C'est pourquoi, dans ce combat donné dans le ciel, on nous représente « Michel et ses anges « contre Satan et ses anges<sup>2</sup>. » Il y a un chef dans chaque parti; mais ceux qui disent avec saint Michel: « Qui égale Dieu? » triomphent des orgueilleux, qui disent: Qui nous égale? et les anges victorieux demeurent unis à leur Créateur sous le chef qu'il leur a donné. O Jésus, qui n'êtes pas moins le chef des anges que celui des hommes: « Regardez, et faites selon ce modèle; » que la sainte hiérarchie de votre Église soit formée sur celle des esprits célestes. Car, comme dit saint Grégoire<sup>3</sup>, « si la seule beauté « de l'ordre fait qu'il se trouve tant d'obéissance « où il n'y a point de péché; combien plus doit- « il y avoir de subordination et de dépendance « parmi nous, où le péché mettrait tout en con- « fusion sans ce secours! »

Selon cet ordre admirable, toute la nature angélique a ensemble une immortelle beauté; et chaque troupe, chaque chœur des anges a sa beauté particulière, inséparable de celle du tout. Cet ordre a passé du ciel à la terre; et je vous ai dit d'abord qu'outre la beauté de l'Église universelle, qui consiste dans l'assemblage du tout, chaque Église placée dans un si beau tout avec une justesse parfaite, a sa grâce particulière. Jus- qu'ici tout nous est commun avec les saints anges: mais saint Grégoire nous a fait remarquer que le péché n'est point parmi eux; c'est pourquoi la paix y règne éternellement. Cette cité bienheureuse, d'où les superbes et les factieux ont été bannis, où il n'est resté que les humbles et les pacifiques, ne craint plus d'être divisée. Le péché est parmi nous: malgré notre infirmité, l'orgueil y règne; et tirant tout à soi, il nous arme les uns contre les autres. L'Église donc, qui porte en son sein, dans ce secret principe d'orgueil qu'elle ne cesse de réformer dans ses enfants, une éternelle semence de division, n'aurait point de beauté durable, ni de véritable unité, si elle ne trouvait dans son unité des moyens de s'y affermir, quand elle est menacée de division.

Écoutez: voici le mystère de l'unité catholique, et le principe immortel de la beauté de l'Église. Elle est belle et une dans son tout; c'est ma première partie, où nous verrons la beauté de tout le corps de l'Église: belle et une en chaque membre; c'est ma seconde partie, où nous verrons la beauté particulière de l'Église gallicane dans ce beau tout de l'Église universelle:

<sup>1</sup> Genes. xxxii, 2.

<sup>2</sup> Apoc. xii, 7.

<sup>3</sup> S. Greg. Epist. lib. v; Epist. lrv, t. II, col. 784.

belle et une d'une beauté et d'une unité durable; c'est ma dernière partie, où nous verrons dans le sein de l'unité catholique des remèdes pour prévenir les moindres commencements de division et de trouble. Que de grandeur et que de beauté! mais que de force, que de majesté, que de vigueur dans l'Église! Car ne croyez pas que je parle d'une beauté superficielle qui trompe les yeux. La vraie beauté vient de la santé: ce qui rend l'Église forte, la rend belle; son unité la rend belle, son unité la rend forte. Voyons donc dans son unité, et sa beauté et sa force: heureux si l'ayant vue belle premièrement dans son tout, et ensuite dans la partie à laquelle nous nous trouvons immédiatement attachés, nous travaillons à finir jusqu'aux moindres dissensions qui pourraient défigurer une beauté si parfaite. Ce sera le fruit de ce discours, et c'est sans doute le plus digne objet qu'on puisse proposer à un si grand auditoire.

#### PREMIER POINT.

J'ai, messieurs, à vous prêcher un grand mystère; c'est le mystère de l'unité de l'Église. Unie au dedans par le Saint-Esprit, elle a encore un lieu commun de sa communion extérieure, et doit demeurer unie par un gouvernement où l'autorité de Jésus-Christ soit représentée. Ainsi l'unité garde l'unité; et sous le sceau du gouvernement ecclésiastique l'unité de l'esprit est conservée. Quel est ce gouvernement? quelle en est la forme? Ne disons rien de nous-mêmes: ouvrons l'Évangile; l'Agneau a levé les sceaux de ce sacré livre, et la tradition de l'Église a tout expliqué.

Nous trouverons dans l'Évangile que Jésus-Christ voulant commencer le mystère de l'unité dans son Église, parmi tous ses disciples en choisit douze; mais que voulant consommer le mystère de l'unité dans la même Église, parmi les douze il en choisit un. « Il appela ses disciples, » dit l'Évangile<sup>1</sup>: les voilà tous; « et parmi eux il « en choisit douze. » Voilà une première séparation, et les apôtres choisit. « Et voici les noms « des douze apôtres: le premier est Simon qu'on « appelle Pierre<sup>2</sup>. » Voilà, dans une seconde séparation, saint Pierre mis à la tête, et appelé pour cette raison du nom de Pierre, « que Jésus-Christ, « dit saint Marc<sup>3</sup>, lui avait donné; » pour préparer, comme vous verrez, l'ouvrage qu'il méditait d'élever tout son édifice sur cette pierre.

Tout ceci n'est encore qu'un commencement du mystère de l'unité. Jésus-Christ, en le com-

<sup>1</sup> Luc. vi, 13.

<sup>2</sup> Matth. x, 2.

<sup>3</sup> Marc. iii, 16.



mençant, parlait encore à plusieurs : « Allez, « prêchez, je vous envoie : » *Ite, prædicate, mitto vos* : mais quand il veut mettre la dernière main au mystère de l'unité, il ne parle plus à plusieurs; il désigne Pierre personnellement et par le nouveau nom qu'il lui a donné : c'est un seul qui parle à un seul : Jésus-Christ Fils de Dieu à Simon fils de Jonas : Jésus-Christ qui est la vraie pierre, et fort par lui-même, à Simon qui n'est Pierre que par la force que Jésus-Christ lui communique : c'est à celui-là que Jésus-Christ parle; et en lui parlant il agit en lui, et y imprime le caractère de sa fermeté : « Et moi, dit-il<sup>2</sup>, je te dis « à toi : Tu es Pierre, et, ajoute-t-il, sur cette « pierre j'établirai mon Église, et, conclut-il, les « portes de l'enfer ne prévaudront point contre « elle. » Pour le préparer à cet honneur, Jésus-Christ, qui sait que la foi qu'on a en lui est le fondement de son Église, inspire à Pierre une foi digne d'être le fondement de cet admirable édifice : « Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant<sup>3</sup>. » Par cette haute prédication de la foi, il s'attire l'inviolable promesse qui le fait le fondement de l'Église. La parole de Jésus-Christ, qui de rien fait ce qu'il lui plaît, donne cette force à un mortel. Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de saint Pierre finisse avec lui : ce qui doit servir de soutien à une Église éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs; Pierre parlera toujours dans sa chaire : c'est ce que disent les Pères; c'est ce que confirment six cent trente évêques au concile de Chalcedoine<sup>4</sup>.

Jésus-Christ ne parle pas sans effet. Pierre portera partout avec lui, dans cette haute prédication de la foi, le fondement des Églises; et voici le chemin qu'il lui faut faire. Par Jérusalem la cité sainte où Jésus-Christ a paru, où « l'Église « devait commencer<sup>5</sup> » pour continuer la succession du peuple de Dieu, où Pierre par conséquent devait être longtemps le chef de la parole et de la conduite, d'où il allait visitant les Églises persécutées<sup>6</sup>, et les confirmant dans la foi; où il fallait que le grand Paul, Paul revenu du troisième ciel, le vint voir<sup>7</sup> : non pas Jacques, quoiqu'il y fût; un si grand apôtre, « frère du Seigneur<sup>8</sup>, » évêque de Jérusalem, appelé le Juste, et également respecté par les chrétiens et par les Juifs : ce n'était pas lui que Paul devait venir

<sup>1</sup> *Matth. x, 6, 7, 16.*

<sup>2</sup> *Ibid. xvi, 18.*

<sup>3</sup> *Ibid. 16.*

<sup>4</sup> *Conc. Chalced. Act. II, III, Lab. t. IV, col. 368, 425. Relat. ad Leon. ibid. col. 833.*

<sup>5</sup> *Luc. xxiv, 17.*

<sup>6</sup> *Act. ix, 32.*

<sup>7</sup> *Gal. i, 18.*

<sup>8</sup> *Ibid. 19.*

voir; mais il est venu voir Pierre, et le voir selon la force de l'original, comme on vient voir une chose pleine de merveilles, et digne d'être recherchée, « le contempler, l'étudier, dit saint Jean-« Chrysostôme<sup>1</sup>, et le voir comme plus grand « aussi bien que comme plus ancien que lui, » dit le même Père : le voir néanmoins, non pour être instruit, lui que Jésus-Christ instruisait lui-même par une révélation si expresse; mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre : par cette sainte cité et encore par Antioche, la métropolitaine de l'Orient; mais ce n'est rien, la plus illustre Église du monde, puisque c'est là que le nom de chrétien a pris naissance : vous l'avez lu dans les Actes<sup>2</sup>; Église fondée par saint Barnabé et par saint Paul, mais que la dignité de Pierre oblige à le reconnaître pour son premier pasteur, l'histoire ecclésiastique en fait foi : où il fallait que Pierre vint, quand elle se fut distinguée des autres par une si éclatante profession du christianisme, et que sa chaire à Antioche fit une solennité dans les Églises : par ces deux villes, illustres dans l'Église chrétienne par des caractères si marqués, il fallait qu'il vint à Rome plus illustre encore : Rome le chef de l'idolâtrie aussi bien que de l'empire; mais Rome, qui, pour signaler le triomphe de Jésus-Christ, est prédestinée à être le chef de la religion et de l'Église, doit devenir par cette raison la propre Église de saint Pierre; et voilà où il faut qu'il vienne, par Jérusalem, et par Antioche.

Mais pourquoi voyons-nous ici l'apôtre saint Paul? le mystère en serait long à déduire. Souvenez-vous seulement du grand partage où l'univers fut comme divisé entre Pierre et Paul; où Pierre chargé du tout en général par sa primauté, et par un ordre exprès chargé des Gentils qu'il avait reçus en la personne de Cornélius le Centurion<sup>3</sup>, ne laisse pas, pour faciliter la prédication, de se charger du soin spécial des Juifs, comme Paul se chargea du soin spécial des Gentils<sup>4</sup>. Puisqu'il fallait partager, il fallait que le premier eût les aînés; que le chef, à qui tout se devait unir, eût le peuple sur lequel le reste devait être enté, et que le vicaire de Jésus-Christ eût le partage de Jésus-Christ même. Mais ce n'est pas encore assez; et il faut que Rome revienne au partage de saint Pierre : car encore que, comme chef de la gentilité, elle fût plus que toutes les autres villes comprise dans le partage de l'apôtre des Gentils :

<sup>1</sup> *In Epist. ad Gal. cap. i, n° 11, t. x, p. 677.*

<sup>2</sup> *Act. xi, 26.*

<sup>3</sup> *Act. x.*

<sup>4</sup> *Gal. ii, 7, 8, 9.*

comme chef de la chrétienté, il faut que Pierre y fonde l'Église : ce n'est pas tout; il faut que la commission extraordinaire de Paul expire avec lui à Rome, et que réunie à jamais, pour ainsi parler, à la chaire suprême de Pierre à laquelle elle était subordonnée, elle élève l'Église romaine au comble de l'autorité et de la gloire. Disons encore : quoique ces deux frères, saint Pierre et saint Paul, nouveaux fondateurs de Rome, plus heureux, comme plus unis, que ses deux premiers fondateurs, doivent consacrer ensemble l'Église romaine; quelque grand que soit saint Paul, en science, en dons spirituels, en charité, en courage, encore qu'il ait « travaillé plus que tous les autres « apôtres<sup>1</sup>; » et qu'il paraisse étonné lui-même de ses grandes révélations<sup>2</sup> et de l'excès de ses lumières, il faut que la parole de Jésus-Christ prévale : Rome ne sera pas la chaire de saint Paul, mais la chaire de saint Pierre; c'est sous ce titre qu'elle sera plus assurément que jamais le chef du monde : et qui ne sait ce qu'a chanté le grand saint Prosper il y a plus de douze cents ans<sup>3</sup> : « Rome le siège de Pierre, devenue sous ce titre « le chef de l'ordre pastoral dans tout l'univers, « s'assujettit par la religion ce qu'elle n'a pu sub-« juger par les armes? » Que volontiers nous répétons ce sacré cantique d'un Père de l'Église gallicane! c'est le cantique de la paix, où, dans la grandeur de Rome, l'unité de toute l'Église est célébrée.

Ainsi fut établie et fixée à Rome la chaire éternelle. C'est cette Église romaine qui, enseignée par saint Pierre et ses successeurs, ne connaît point d'hérésie. Les Donatistes affectèrent d'y avoir un siège<sup>4</sup>, et crurent se sauver par ce moyen du reproche qu'on leur faisait que la chaire d'unité leur manquait : mais la chaire de pestilence ne put subsister, ni avoir de succession auprès de la chaire de vérité. Les Manichéens se cachèrent quelque temps dans cette Église<sup>5</sup> : les y découvrir seulement, a été les en bannir pour jamais. Ainsi les hérésies ont pu y passer, mais non pas y prendre racine. Que contre la coutume de tous leurs prédécesseurs, un ou deux souverains pontifes, ou par violence, ou par surprise, n'aient pas assez constamment soutenu ou assez pleinement expliqué la doctrine de la foi; consultés de toute la terre, et répondant durant tant de siècles à toutes sortes de questions de doctrine, de discipline, de cérémonies, qu'une seule de leurs réponses se trouve notée par la souveraine rigueur d'un concile œcuménique : ces fautes par-

<sup>1</sup> *I. Cor. xv, 10.*

<sup>2</sup> *II. Cor. ii, 7.*

<sup>3</sup> *S. Prosp. Carm. de Ingr. cap. ii.*

<sup>4</sup> *S. Opt. Mil. lib. ii, n° 4, p. 29; edit. 1700.*

<sup>5</sup> *S. Leo. Serm. xli, cap. v.*

ticulières n'ont pu faire aucune impression dans la chaire de saint Pierre. Un vaisseau qui fend les eaux n'y laisse pas moins de vestiges de son passage. C'est Pierre qui a failli, mais qu'un regard de Jésus ramène aussitôt<sup>1</sup>; et qui, avant que le Fils de Dieu lui déclare sa faute future, assuré de sa conversion, reçoit l'ordre de « confirmer ses frères<sup>2</sup> : » et quels frères? les apôtres; les colonnes mêmes : combien plus les siècles suivants! Qu'a servi à l'hérésie des Monothélites d'avoir pu surprendre un pape? l'anathème qui lui a donné le premier coup n'en est pas moins parti de cette chaire, qu'elle tenta vainement d'occuper; et le concile sixième ne s'en est pas écrié avec moins de force : « Pierre a parlé par « Agathon<sup>3</sup>. » Toutes les autres hérésies ont reçu du même endroit le coup mortel. Ainsi l'Église romaine est toujours vierge; la foi romaine est toujours la foi de l'Église; on croit toujours ce qu'on a cru; la même voix retentit partout; et Pierre demeure dans ses successeurs le fondement des fidèles. C'est Jésus-Christ qui l'a dit; et le ciel et la terre passeront, plutôt que sa parole.

Mais voyons encore en un mot la suite de cette parole. Jésus-Christ poursuit son dessein; et après avoir dit à Pierre, éternel prédicateur de la foi : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon « Église<sup>4</sup>, » il ajoute : « et je te donnerai les clefs « du royaume des cieux. » Toi qui as la prérogative de la prédication de la foi, tu auras aussi les clefs qui désignent l'autorité du gouvernement : « ce que tu lieras sur la terre, sera lié « dans le ciel; et ce que tu délieras sur la terre, « sera délié dans le ciel. » Tout est soumis à ces clefs; tout, mes frères, rois et peuples, pasteurs et troupeaux : nous le publions avec joie; car nous aimons l'unité, et nous tenons à gloire notre obéissance. C'est à Pierre qu'il est ordonné premièrement « d'aimer plus que tous les autres apô-« tres, » et ensuite « de paître » et gouverner tout, « et les agneaux et les brebis<sup>5</sup>, » et les petits et les mères, et les pasteurs mêmes : pasteurs à l'égard des peuples, et brebis à l'égard de Pierre, ils honorent en lui Jésus-Christ, confessant aussi qu'avec raison on lui demande un plus grand amour, puisqu'il a plus de dignité avec plus de charge; et que parmi nous, sous la discipline d'un maître tel que le nôtre, il faut, selon sa parole, « que le premier soit comme lui, par la « charité, le serviteur de tous les autres<sup>6</sup>. »

<sup>1</sup> *Luc. xxii, 61.*

<sup>2</sup> *Ibid. 32.*

<sup>3</sup> *Conc. Const. III, gen. vi, Serm. acclam. ad Imp. Act. xviii, t. vi Conc. col. 1053.*

<sup>4</sup> *Matth. xvi, 18, 19.*

<sup>5</sup> *Joan. xxi, 15, 16, 17.*

<sup>6</sup> *Marc. x, 44.*



Ainsi saint Pierre paraît le premier en toutes manières : le premier à confesser la foi<sup>1</sup>, le premier dans l'obligation d'exercer l'amour<sup>2</sup>; le premier de tous les apôtres qui vit Jésus-Christ ressuscité des morts<sup>3</sup>, comme il en devait être le premier témoin devant tout le peuple<sup>4</sup>; le premier quand il fallut remplir le nombre des apôtres<sup>5</sup>, le premier qui confirma la foi par un miracle<sup>6</sup>; le premier à convertir les Juifs<sup>7</sup>, le premier à recevoir les gentils<sup>8</sup>: le premier partout: mais je ne puis pas tout dire. Tout concourt à établir sa primauté; oui, mes frères, tout, jusqu'à ses fautes, qui apprennent à ses successeurs à exercer une si grande puissance avec humilité et condescendance. Car Jésus-Christ est le seul pontife qui, au-dessus, dit saint Paul<sup>9</sup>, du péché et de l'ignorance, n'a pu ressentir la faiblesse humaine que dans la mortalité, ni apprendre la compassion que par ses souffrances. Mais les pontifes ses vicaires, qui tous les jours disent avec nous, « Par donnez-nous nos fautes, » apprennent à compatir d'une autre manière, et ne se glorifient pas du trésor qu'ils portent dans un vaisseau si fragile.

Mais une autre faute de Pierre donne une autre leçon à toute l'Église. Il en avait déjà pris le gouvernement en main quand saint Paul lui dit en face, qu'il « ne marchait pas droitement selon l'Évangile<sup>10</sup>; » parce qu'en s'éloignant trop des Gentils convertis, il mettait quelque espèce de division dans l'Église. Il ne manquait pas dans la foi; mais dans la conduite: je le sais; les anciens l'ont dit, et il est certain. Mais enfin saint Paul faisait voir à un si grand apôtre qu'il manquait dans la conduite<sup>11</sup>: et encore que cette faute lui fût commune avec Jacques, il ne s'en prend pas à Jacques; mais à Pierre qui était chargé du gouvernement, et il écrit la faute de Pierre dans une épître qu'on devait lire éternellement dans toutes les Églises avec le respect qu'on doit à l'autorité divine: et Pierre, qui le voit, ne s'en fâche pas; et Paul, qui l'écrit, ne craint pas qu'on l'accuse d'être vain. Ames célestes, qui ne sont touchées que du bien commun; qui écrivent, qui laissent écrire, aux dépens de tout, ce qu'ils croient utile à la conversion des Gentils et à l'instruction de la postérité! Il fallait que dans un pontife aussi éminent que saint Pierre les pontifes

<sup>1</sup> *Matth.* XVI, 16.

<sup>2</sup> *Joan.* XXI, 15 et seqq.

<sup>3</sup> *1. Cor.* XV, 5.

<sup>4</sup> *Act.* II, 14.

<sup>5</sup> *Ibid.* I, 15.

<sup>6</sup> *Ibid.* III, 6, 7.

<sup>7</sup> *Ibid.* II, 14.

<sup>8</sup> *Ibid.* X.

<sup>9</sup> *Hebr.* II, 17, 18; IV, 15; VII, 26.

<sup>10</sup> *Gal.* II, 11, 14.

<sup>11</sup> *Ibid.* II.

ses successeurs apprirent à prêter l'oreille à leurs inférieurs, lorsque beaucoup moindres que saint Paul, et dans de moindres sujets, ils leur parleraient avec moins de force, mais toujours avec le même dessein de pacifier l'Église. Voilà ce que saint Cyprien<sup>1</sup>, saint Augustin<sup>2</sup> et les autres Pères ont remarqué dans cet exemple de saint Pierre. Admirons, après ces grands hommes, dans l'humilité, l'ornement le plus nécessaire des grandes places; et quelque chose de plus vénérable dans la modestie, que dans tous les autres dons; et le monde plus disposé à l'obéissance, quand celui à qui on la doit obéit le premier à la raison; et Pierre, qui se corrige, plus grand, s'il se peut, que Paul qui le reprend.

Suivons; ne vous laissez point d'entendre le grand mystère qu'une raison nécessaire nous oblige aujourd'hui de vous prêcher. On veut de la morale dans les sermons; et on a raison, pourvu qu'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme. Ce que je vous prêche, « je vous le dis, est un grand mystère « en Jésus-Christ et en son Église<sup>3</sup>; » et ce mystère est le fondement de cette belle morale qui unit tous les chrétiens dans la paix, dans l'obéissance, et dans l'unité catholique.

Vous avez vu cette unité dans le saint-siège: la voulez-vous voir dans tout l'ordre et dans tout le collège épiscopal? Mais c'est encore en saint Pierre qu'elle doit paraître, et encore dans ces paroles: « Tout ce que tu lieras, sera lié; tout ce que tu délieras, sera délié<sup>4</sup>. » Tous les papes et tous les saints Pères l'ont enseigné d'un commun accord. Oui, mes frères, ces grandes paroles, où vous avez vu si clairement la primauté de saint Pierre, ont érigé les évêques, puisque la force de leur ministère consiste à lier ou à délier ceux qui croient ou ne croient pas à leur parole. Ainsi cette divine puissance de lier et de délier est une annexe nécessaire, et comme le dernier sceau, de la prédication que Jésus-Christ leur a confiée; et vous voyez en passant tout l'ordre de la juridiction ecclésiastique. C'est pourquoi le même qui a dit à saint Pierre: « Tout ce que tu lieras sera lié, tout ce que tu délieras sera délié<sup>5</sup>, » a dit la même chose à tous les apôtres; et leur a dit encore: « Tous ceux dont vous remettrez les péchés, ils leur seront remis; et tous ceux dont vous retiendrez les péchés, ils leur seront retenus<sup>6</sup>. » Qu'est-ce que lier, sinon retenir; et qu'est-ce que délier, sinon remettre?

<sup>1</sup> *S. Cypr. Epist.* LXXI, p. 127.

<sup>2</sup> *S. Aug. Epist.* LXXXIII, n° 22, t. II, col. 198.

<sup>3</sup> *Ephes.* V, 32.

<sup>4</sup> *Matth.* XVI, 19.

<sup>5</sup> *Ibid.* XVIII, 18.

<sup>6</sup> *Joan.* XX,

et le même qui donne à Pierre cette puissance, la donne aussi de sa propre bouche à tous les apôtres. « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi dit-il, je vous envoie<sup>1</sup>. » On ne peut voir ni une puissance mieux établie, ni une mission plus immédiate: aussi souffle-t-il également sur tous; il répand sur tous le même esprit avec ce souffle, en leur disant: « Recevez le Saint-Esprit; ceux dont vous remettrez les péchés, ils seront remis<sup>2</sup>: » et le reste que nous avons récité.

C'était donc manifestement le dessein de Jésus-Christ de mettre premièrement dans un seul ce que dans la suite il voulait mettre dans plusieurs: mais la suite ne renverse pas le commencement, et le premier ne perd pas sa place. Cette première parole, « Tout ce que tu lieras, » dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui on dira: « Tout ce que vous remettrez: » car les promesses de Jésus-Christ, aussi bien que ses dons, sont sans repentance; et ce qui est une fois donné indéfiniment et universellement, est irrévocable: outre que la puissance donnée à plusieurs, porte sa restriction dans son partage; au lieu que la puissance donnée à un seul, et sur tous, et sans exception, emporte la plénitude; et n'ayant à se partager avec aucun autre, elle n'a de bornes que celles que donne la règle. C'est pourquoi nos anciens docteurs de Paris, que je pourrais ici nommer avec honneur, ont tous reconnu d'une même voix, dans la chaire de saint Pierre, la plénitude de la puissance apostolique: c'est un point décidé et résolu; mais ils demandent seulement qu'elle soit réglée dans son exercice par les canons, c'est-à-dire, par les lois communes de toute l'Église: de peur que, s'élevant au-dessus de tout, elle ne détruise elle-même ses propres décrets.

Ainsi le mystère est entendu: tous reçoivent la même puissance, et tous de la même source; mais non pas tous en même degré, ni avec la même étendue: car Jésus-Christ se communique en telle mesure qu'il lui plaît, et toujours de la manière la plus convenable à établir l'unité de son Église. C'est pourquoi il commence par le premier, et dans ce premier il forme le tout; et lui-même il développe avec ordre ce qu'il a mis dans un seul. « Et Pierre, dit saint Augustin<sup>3</sup>, qui, dans l'honneur de sa primauté, représentait toute l'Église, reçoit aussi le premier et le seul d'abord les clefs qui dans la suite devaient être communiquées à tous les autres<sup>4</sup>, » afin que nous apprenions, selon la doctrine d'un saint évêque de

l'Église gallicane<sup>1</sup>, que l'autorité ecclésiastique, premièrement établie en la personne d'un seul, ne s'est répandue qu'à condition d'être toujours ramenée au principe de son unité; et que tous ceux qui auront à l'exercer, se doivent tenir inséparablement unis à la même chaire.

C'est cette chaire romaine tant célébrée par les Pères, où ils ont exalté, comme à l'envi, « la principauté de la chaire apostolique, la principauté principale, la source de l'unité, et dans la place de Pierre l'éminent degré de la chaire sacerdotale; l'Église mère qui tient en sa main la conduite de toutes les autres Églises; le chef de l'épiscopat d'où part le rayon du gouvernement; la chaire principale, la chaire unique en laquelle seule tous gardent l'unité. » Vous entendez dans ces mots saint Optat, saint Augustin, saint Cyprien, saint Irénée, saint Prosper, saint Avite, saint Théodoret, le concile de Chalcédoine, et les autres; l'Afrique, les Gaules, la Grèce, l'Asie; l'Orient et l'Occident unis ensemble<sup>2</sup>: et voilà, sans préjudice des lumières divines extraordinaires et surabondantes, et de la puissance proportionnée à de si grandes lumières, qui était pour les premiers temps dans les apôtres, premiers fondateurs de toutes les Églises chrétiennes; voilà, dis-je, ce qui doit rester, selon la parole de Jésus-Christ et la constante tradition de nos Pères, dans l'ordre commun de l'Église: et puisque c'était le conseil de Dieu de permettre, pour éprouver ses fidèles, qu'il s'élevât des schismes et des hérésies, il n'y avait point de constitution ni plus ferme pour se soutenir, ni plus forte pour les abattre. Par cette constitution tout est fort dans l'Église; parce que tout y est divin, et que tout y est uni: et comme chaque partie est divine, le lien aussi est divin; et l'assemblage est tel que chaque partie agit avec la force du tout. C'est pourquoi nos prédécesseurs, qui ont dit si souvent, dans leurs conciles<sup>3</sup>, qu'ils agissaient dans leurs Églises comme vicaires de Jésus-Christ et successeurs des apôtres qu'il a immédiatement envoyés, ont dit aussi dans d'autres conciles<sup>4</sup>, comme ont fait les papes à Châlons, à Vienne et ailleurs, qu'ils agissaient « au nom de Pierre, » *vice Petri*, « par l'autorité donnée à tous les évêques en la personne de

<sup>1</sup> *S. Cesar. Arcl. Epist. ad Symm.* t. I *Conc. Gall.* p. 184.

<sup>2</sup> *S. Aug. Epist.* XLIII, t. II, col. 91. *S. Iren. lib.* III, cap. III, p. 175. *S. Cypr. Epist.* LV, p. 86. *Theod. Ep. ad Ren.* CXVI, t. III, p. 989. *S. Avit. Ep. ad Faust.* t. I *Conc. Gal.* p. 158. *S. Prosp. Carm. de Ingr.* cap. II. *Conc. Chalc. Relat. ad Leon. Lab.* t. IV, col. 837. *Libell. Joan. Const. ib.* col. 1486. *S. Opt. Mil. lib.* II, n° 2, p. 28.

<sup>3</sup> *Conc. Meld. Præf.* t. III *Conc. Gall.* p. 27.

<sup>4</sup> *Synod. Rem.* t. VIII *Conc.* col. 591. *Conc. Vien.* t. IX *Conc.* col. 433. *Conc. Cabil. ib.* col. 275. *Conc. Rem. ib.* col. 481. *Conc. Cices.* t. X *Conc.* col. 1182. *Ivo. Carn. de Cath. Petr. Ant.*

<sup>1</sup> *Joan.* XX, 21.

<sup>2</sup> *Ibid.* 22, 23.

<sup>3</sup> *S. Aug. in Joan. Tract.* CXXIV, t. III, part. II, col. 822.

<sup>4</sup> *S. Opt. Mil. lib.* VII, n° 3, p. 104.